

LE CULTE EN ESPRIT DANS UN PEUPLE EN FÊTE

AU moment de me mettre à rédiger cette conférence, j'ai reçu une lettre de l'un d'entre vous, curé d'une paroisse du Midi comptant 3.500 habitants. De cent à cent cinquante personnes fréquentent l'église. Réfléchissant au culte en esprit dans un peuple en fête, tel que le requiert la liturgie, il écrit : « Quand je vois le petit nombre d'hommes et de jeunes qui viennent dans nos églises avec... empressement, et les foules qui vont plusieurs fois par semaine dans les cinémas — il y a trois salles publiques dans ma paroisse et douze séances par semaine — je me demande où est l'Assemblée de mon peuple... Je le voyais en fête, le soir du 15 août, et les trois jours suivants, où l'on faisait la fête locale du village, le soir, avec concert sur la place, alors qu'un tout petit nombre de personnes âgées et quelque enfant étaient venus le matin à la messe... Comme depuis longtemps on aurait dû ouvrir plus largement les portes de nos églises, les rendre plus accueillantes, et surtout faire comprendre aux gens ce qu'on y faisait, ce qu'on voulait leur faire faire, et cela dans un langage compréhensible!... Je pense, en autres choses, aux enterrements. C'est à ces occasions que je vois le plus grand nombre de nos paroissiens hommes. Je les vois au cortège, de la maison à la place de l'église — ils restent dehors — et à la sortie du cimetière, où ils serrent la main. Qu'est-ce que j'ai dans la liturgie qui puisse les intéresser ? »

Ces richesses de la liturgie, nous y croyons. Nous savons que l'Eglise veut une participation pleine, active, consciente et

fructueuse de tous les baptisés aux signes du Mystère et qu'à l'avenir la liturgie doit être célébrée de manière à permettre cette participation. Notre espoir est donc juste que désormais, dans nos églises, le peuple puisse exprimer sa foi de manière vivante et vraie.

Mais en même temps, c'est à chaque instant que, dans nos célébrations, nous nous demandons comment rendre effectivement communicable le don de Dieu aux hommes. Nous constatons que, malgré tous nos efforts de prédication biblique et d'initiation liturgique, l'expression de la liturgie est, par beaucoup de ses gestes et de ses formules, assez éloignée de celle qu'utilise spontanément un Français de 1964 normalement cultivé. Comment obtenir, dans ces conditions, que le peuple des baptisés entre dans la liturgie avec facilité et qu'il la célèbre avec tout son être ?

Cette question est au cœur de la pastorale liturgique. Elle est posée depuis le début du renouveau liturgique; elle affleure à tous les chapitres de la Constitution conciliaire; elle nous hante à chaque fois que nous célébrons avec nos fidèles. Il faut l'affronter lucidement et courageusement. Mais il serait vain d'espérer qu'on puisse la résoudre par le coup de baguette magique des réformes en cours. Un vivant ne modifie son corps que lentement et par une transformation homogène de tout son organisme. On n'y procède pas de l'extérieur à coup d'amputations ou de prothèses — sauf accidents! Notre perspective, dans l'époque de renouveau que nous vivons, ne saurait donc être de tailler dans les rites les parties qui nous semblent étiolées, pour leur substituer artificiellement des membres rapportés. Il nous faut au contraire ressaisir l'Esprit-Saint qui anime l'Eglise. C'est lui qui, en travaillant dans le peuple de Dieu et dans ceux qui ont mission de le conduire, peut rajeunir le corps des rites de manière homogène, et cela, en réanimant la foi et en revivifiant l'humanité de ceux même que les signes sacrés ont pour but de sanctifier.

Je ne tracerai donc pas ici le programme d'une liturgie idéale, qu'il faudrait instaurer dès demain dans votre paroisse. Je me propose simplement de vous aider de deux manières. Tout d'abord en réfléchissant à quelles conditions notre liturgie peut être vraie et festive. Nous évoquerons à cette occasion quelques points qui semblent particulièrement importants à rappeler à l'heure actuelle. Dans la seconde partie, nous essayerons de montrer concrètement, à l'aide d'un exemple, ce que devrait manifester à tous la messe d'un peuple pleinement célébrant.

I

QUELQUES RÉFLEXIONS
SUR LA FESTIVITÉ ET LA VÉRITÉ DES RITES1. *Qu'est-ce que la fête chrétienne ?*

Quand on participe à une célébration telle que le match de football France-Hongrie ou qu'on assiste à la télévision à l'émission « Age tendre et têtes de bois », on ne peut s'empêcher d'opposer la ferveur de ces foules passionnées où l'expression jaillissante de ces jeunes à la passivité morne et ennuyeuse de trop de nos liturgies. Notre culte n'est-il pas la fête de notre libération en Jésus-Christ ? Et pourtant nous sentons bien que cette fête n'est pas du même ordre que les exemples cités. Qu'y a-t-il de semblable ? Qu'y a-t-il de différent ?

Dom Casel définit la fête : « la réunion solennelle d'une communauté où celle-ci se reconnaît dans son être le plus intime et puise dans la conscience d'elle-même un accroissement de vie ». Toute fête exprime l'âme de la communauté. Une fête se définit donc par l'esprit qui l'anime. Tantôt l'homme y reprend contact avec les forces de la nature, tantôt avec l'esprit de famille, tantôt avec l'idéal du groupe politique ou culturel auquel il appartient. Ces expressions qu'on utilise dans ces diverses fêtes, comme sont les paroles, les chants, les emblèmes, les défilés, peuvent être semblables ou analogues. Peu importe ; ce qui compte c'est ce que l'homme y cherche ou y trouve.

L'homme moderne a autant besoin de fêtes et de célébrations que l'homme de tous les temps. Mais son expérience humaine de la fête est assez différente de celle des civilisations antérieures. Dans d'autres cultures, toute fête naturiste, familiale, nationale avait une coloration religieuse. Dans la civilisation moderne la fête s'est le plus souvent laïcisée. Elle est devenue un jeu soit sportif, soit esthétique, soit intellectuel, soit simplement récréatif. Parfois un sursaut plus profond saisit les foules, comme au défilé de la libération de 1945 ou à l'enterrement d'Edith Piaf, où passe un sentiment sacré. Cependant, profane ou teintée de religiosité, la fête moderne traduit d'abord une démarche de l'homme dans le monde.

L'originalité de la fête chrétienne dans la liturgie n'en apparaît que plus fortement de nos jours. La liturgie, c'est clair,

n'est pas une fête profane. C'est-à-dire qu'elle n'est pas le jeu de l'homme dans le monde cherchant un surcroît de vitalité naturelle. Mais la liturgie n'est pas non plus le seul jeu sacré de l'homme cherchant, au-delà de ce monde, les sources du divin, comme des civilisations spontanément religieuses l'ont largement vécu. Le culte chrétien, c'est d'abord le jeu du Dieu véritable qui vient vivre dans l'homme les mystères sauveurs de son Fils incarné. Son mouvement le plus caractéristique n'est pas d'abord celui de la religiosité : mouvement ascendant de l'homme en quête du divin. Il est inverse : mouvement descendant de Dieu qui vient chercher son peuple pour le faire passer dans son Royaume. Au peuple d'accueillir d'abord son sauveur et de lui faire fête; alors l'homme pourra vivre en son Dieu sa propre Pâque. Ce jeu est aussi passionnant pour l'homme que celui de sa vitalité profane ou de son inquiétude religieuse naturelle. Il est même infiniment plus sérieux. Mais ce n'est pas à cause des signes visibles qui nous permettent de le célébrer. C'est à cause de la réalité pascale que ces signes mettent en œuvre.

2. *Deux caractéristiques de la fête chrétienne.*

De cette originalité de la fête chrétienne nous devons retenir deux conséquences majeures. Tout d'abord, la participation vivante à cette fête est entièrement fonction de la foi. La liturgie ne peut être une fête que pour celui qui croit au Christ ressuscité vivant dans son Eglise assemblée. L'intérêt qu'on peut y porter est à la mesure même de cette foi. Ceci nous rappelle que le ressourcement de nos liturgies est entièrement conditionné par cette œuvre première de l'Eglise qui est l'annonce de l'Évangile. L'oublier, c'est s'engager dans une impasse.

A chaque instant, nos célébrations liturgiques posent des questions comme celles-ci : Que va comprendre aux cérémonies du baptême cet oncle incroyant qui y assiste ? Que vont penser les gens devant ce mariage de deux jeunes dont on sait qu'ils n'ont pas mis les pieds à l'église depuis la communion solennelle et qu'ils n'y reviendront pas ? Que peut bien signifier cette messe d'enterrement célébrée devant une foule de non-pratiquants ? Qu'est-ce que les enfants du catéchisme vont bien comprendre, durant la messe des enfants, à cette épître de saint Paul lue dans le Lectionnaire ?... Nous sommes alors tentés de remettre en question la liturgie elle-même, et de la juger absolument inadaptée. Mais ce qu'il faut d'abord mettre

en question, dans tous ces cas, ce n'est pas la liturgie : c'est une pastorale générale qui « sacramentalise » et « liturgise » sans assez de discernement des hommes dont la foi et la catéchèse sont insuffisantes. Que gagnerions-nous à appauvrir à cause d'eux les actions plénières de la liturgie comme la messe ou les sacrements ? N'aurions-nous pas plutôt à restaurer pour eux des étapes et à ménager des relais ? Ces baptisés sous-évangélisés, ou ces sympathisants mi-croyants, l'Eglise n'a-t-elle pas à leur communiquer la lumière qu'ils attendent et la grâce qui peut les toucher à travers des signes qui leur soient accessibles ? Ces signes ne manquent pas, mais ils ne sont pas nécessairement pour eux ceux que l'Eglise dispense à ses fidèles comme les plus riches et les plus saints.

La fête chrétienne se caractérise par un second trait qu'il ne nous faut jamais oublier. Les signes sensibles dont se compose la célébration et par lesquels s'expriment la fête ne nous intéressent pas en eux-mêmes, mais dans la mesure où ils nous servent à entrer dans le jeu invisible du Dieu Sauveur. Je veux dire par exemple que, dans la liturgie, on ne chante pas pour faire de la musique, et que la croix la plus précieuse pour la prière du croyant n'est pas nécessairement celle qui a le plus de valeur marchande ou esthétique. Pour être grand et festif, le culte chrétien n'a pas besoin d'utiliser toutes les valeurs humaines que l'homme peut légitimement apprécier comme telles. Elles ne sont que signes et passage.

C'est-à-dire que nous sommes battus d'avance si nous prétendons, dans la fête liturgique, rivaliser avec la fête mondaine par l'attrait du spectacle, les performances artistiques ou tout autre intérêt d'ordre humain, même noble. La valeur liturgique d'un signe ne tient pas à sa masse, ou à sa richesse, à sa faculté de piquer la curiosité ou de provoquer l'émotion, mais à son pouvoir de faire entrer les fidèles en communion avec le Seigneur. Ainsi, lorsqu'une foule afflue au cinéma d'en face et qu'un minuscule troupeau s'égrène vers l'église, on se dit qu'une nef comble donnerait un tout autre sentiment de la vitalité de l'Eglise à ceux du dedans et à ceux du dehors. Mais en réfléchissant on s'aperçoit que le signe de l'Eglise dans le monde n'est pas directement fonction du plus ou moins grand nombre des baptisés — bien que ce signe importe — mais qu'un petit noyau de vrais chrétiens peut témoigner parfois plus et mieux qu'une masse amorphe. On se demande encore si nos fidèles, habitués aux spectacles riches et variés de la télévision, à la musique de haute qualité de la radio et des disques, peuvent être encore intéressés par le déploiement

vêtuste de nos prétendus fastes liturgiques ou par les exécutions laborieuses de nos chorales ? Mais, il faut bien le constater, l'homme d'aujourd'hui qui cherche un vrai spectacle ou un vrai concert ne viendra pas le demander à l'Eglise, comme il a pu le faire au moyen âge. Notre société lui offre plus et mieux dans le genre. En réalité, les mystères chrétiens doivent être célébrés dans l'assemblée des croyants avec cette beauté transparente qui, les soulevant au-dessus d'eux-mêmes, les porte, bien au-delà des signes sensibles, ornements ou mélodies, jusqu'aux splendeurs que saisit la foi.

3. *Sobriété et festivité de la célébration.*

Ici, pourtant, commencent les vraies difficultés : les signes de la liturgie, doivent être vrais et parlants pour ceux qui y participent. Qu'est-ce à dire ?

Une singulière exigence de la vérité se manifeste aujourd'hui dans la liturgie, spécialement chez les jeunes, par un désir de dépouillement, de sobriété et de simplicité dans les rites. On sent le besoin d'ôter le décor accessoire ou conventionnel, d'éviter les surcharges qui masquent l'essentiel : dégager un autel monumental et encombré pour qu'apparaisse la table du sacrifice; décharger les textes sacrés de mélismes parasites ou d'harmonies étouffantes pour que passe la parole libératrice; réduire les détails cérémoniels de l'eucharistie pour qu'on saisisse clairement les gestes fondamentaux du Seigneur, qui prit du pain, dit une prière d'action de grâce, rompit le pain, et le donna à ses disciples en disant : « Ceci est mon Corps. » Il faut qu'on voit l'accomplissement de l'ordre du Seigneur : « Faites ceci en mémoire de moi. » Cette nécessité est fortement perçue par les meilleurs de nos fidèles, ceux qui savent ou pressentent le trésor caché sous les signes, qui y ont déjà goûté et en ont faim. Elle est aussi dans l'esprit du Concile qui déclare : « Les rites manifesteront une noble simplicité, seront d'une brièveté remarquable et éviteront les répétitions inutiles; ils seront adaptés à la capacité des fidèles et, en général, il n'y aura pas besoin de nombreuses explications pour les comprendre » (art. 34).

Mais en même temps, pour que ces rites, ramenés à leur vérité transparente, soient pleinement « parlants », il nous faut restaurer une célébration commune, vivante et festive. La Constitution, parlant de la célébration liturgique de type solennel, la caractérise moins par un ensemble de rites plus abondants ou plus compliqués que par une expression plus totale

de l'assemblée : « L'action liturgique présente une forme plus noble lorsque les offices divins sont célébrés solennellement avec chant, que les ministres sacrés y interviennent et que le peuple y participe activement » (art. 113). La célébration la plus festive n'est pas celle où il y a le plus de rites, mais celle où le mystère est le plus « participé ».

Une telle participation de tout l'homme, extérieure et intérieure, appelle évidemment des gestes, des chants, des symboles qui ne se réduisent pas à des schèmes ésotériques ou à des concepts algébriques. Il leur faut de la chair, du rythme, de la couleur, une force émotive de bon aloi et une réelle valeur sociale. Pour cet aspect de renouveau de la célébration liturgique, nous sommes assez démunis. Nos fidèles occidentaux contemporains, sensibles à un certain dépouillement et à la vérité nue — d'ailleurs quelque peu teintée d'intellectualisme — le sont beaucoup moins aux divers aspects de l'expression à la fois personnelle et commune qu'implique la fête. Nous nous heurtons à toute une série de ruptures et de divorces dont nous sommes victimes. Par exemple, on ne concilie pas facilement une démarche personnelle et une action communautaire, comme communier et chanter; on ne voit pas, pour l'engagement intérieur, la nécessité de son expression extérieure, comme de chanter pour prier plus intensément. La proposition d'une chose belle dans le culte, comme une architecture ou une musique, nous induit plus spontanément à une appréciation d'ordre esthétique de ces éléments plutôt qu'à l'attitude spontanée qui fait adorer dans le lieu saint ou joindre sa voix au chœur qui chante. L'observance cérémonielle et rubricale des rites nous semble souvent une entrave à notre libre entrée dans l'action sacrée, etc. Reconnaissons que nous et nos fidèles sommes le plus souvent de médiocres célébrants.

Car, pour bien célébrer, il faudrait savoir s'exprimer; et pour s'exprimer ensemble, il faudrait avoir un langage commun; enfin, pour s'exprimer dans la communauté ecclésiale, il faudrait savoir le langage nouveau que Dieu est venu révéler et apprendre à l'homme.

Il y aurait beaucoup à dire sur ces trois points. Je les illustrerai seulement par trois exemples. Savoir s'exprimer : comment demander à un homme de chanter son action de grâce à la Préface et au Sanctus, si jamais dans sa vie le chant ne lui monte aux lèvres pour traduire sa plénitude d'être. Savoir s'exprimer ensemble : comment retrouver dans la messe un geste aussi riche que celui de la réconciliation avant la communion jadis exprimé par le baiser de paix, si notre culture ne

nous offre aucun usage pleinement acceptable pour le signifier ? Savoir le langage de Dieu : comment prier avec les mots et les images des psaumes, si l'on a été catéchisé dans un tout autre langage que celui de la Bible et si l'on a appris à prier avec des formules absolument étrangères à celles de l'Écriture Sainte ?

4. *A quoi tient la vérité significative des rites ?*

Nous rendons volontiers les rites responsables de l'inadaptation de la liturgie. Je ne nie pas qu'il y ait là des problèmes, et nous devons en porter le souci, avec toute l'Église qui cherche à les adapter. Mais en réalité, la plupart du temps, c'est d'abord l'homme que nous sommes qu'il faudrait mettre en question.

Nous cherchons à juste titre des rites vrais. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? D'abord, le salut que Dieu y met en œuvre est toujours vrai. D'autre part, les choses de ce monde que le Christ — ou l'Église — a choisies pour nous communiquer ses merveilles, comme l'eau et le pain, la lumière ou la musique, sont des éléments de la nature également vrais dans leur ordre. S'il y a une faille, elle est ailleurs. Elle ne peut être que dans l'esprit de l'homme, pour lequel seul une chose peut devenir signe d'autre chose. L'eau n'est signe vrai d'une nouvelle naissance que pour celui qui croit au Christ ressuscité. La vérité d'un signe n'est pas enfermée dans la chose signifiante comme un bijou dans un écrin. La chose peut seulement éveiller plus ou moins de résonances dans l'homme ; mais le passage à sa signification dépend toujours de l'esprit. Si je parle français et qu'un étranger ignorant le français se plaint de ne pas me comprendre, la faute n'en est pas aux mots que je prononce, mais au fait que mon interlocuteur ignore ma langue. Et si vous me rétorquez que, pour me faire comprendre, je n'ai qu'à parler sa langue, le problème est toujours le même : pour qu'une chose soit signe, il faut être initié à sa signification.

C'est pourquoi, pour apprendre à célébrer le culte véritable avec les signes du mystère révélé, il faut d'abord nous mettre à l'écoute de la Parole de Dieu. C'est une illusion de croire que les hommes possèdent déjà dans leur langage de quoi exprimer les mystères révélés. En effet, l'intelligence naturelle des signes de ce monde, comme le bain du renouveau ou le repas de l'amitié, si elle est un point de départ, ne suffit pas. Il faut encore apprendre comment Dieu a fait de ces réalités

humaines, au cours de l'histoire du salut, le signe de ses merveilles pour les hommes. Bien plus, le sentiment religieux qui monte au cœur de tout homme à certains moments sacrés de la vie, comme la naissance ou le mariage, la souffrance ou la mort, constitue un appel au salut. Mais il ne trouve sa vraie signification que lorsque la foi a été éclairée par la révélation de Jésus-Christ mort et ressuscité, vivant dans son Eglise. Evangéliser, c'est enseigner un langage nouveau : le langage de Dieu dans l'homme. Ajoutons enfin que l'expérience individuelle d'une vraie prière au Christ ne permet pas encore la célébration. Il faudra aussi cette expérience commune d'une assemblée devenue familière des rites par lesquels l'Eglise exprime la venue du Sauveur au milieu de son peuple. Une célébration vraie et festive du culte chrétien ne peut être que l'aboutissement d'une révélation et d'une initiation. Dans la liturgie, c'est l'homme nouveau, recréé à l'image du Christ, qui s'exprime.

5. Conclusion.

Je me rends tout à fait compte que, durant cette première partie, au lieu de mettre en valeur les splendeurs de la participation à la liturgie, j'en ai surtout marqué les difficultés et les exigences. C'était afin de rappeler quelques vérités qui semblent spécialement importantes à l'heure actuelle et que je résumerai ainsi :

1° La restauration du culte liturgique dépend d'abord d'une recrudescence de l'action évangélisatrice et d'un renouveau de la prédication biblique, faute de quoi la célébration la plus parfaite restera privée de son seul intérêt essentiel : trouver le salut par la foi en Jésus-Christ qui agit dans les mystères du culte.

2° Il ne faut pas attendre de la seule célébration des actions liturgiques pleines — les sacrements et la messe, même restaurés dans leurs rites — la solution à tous les problèmes pastoraux que nous posent nos assemblées actuelles. Nous avons aussi besoin d'autres types d'assemblées, plus immédiatement accessibles aux moins croyants et aux moins instruits. Des réunions et des fêtes, partant de ce que les hommes ici réunis cherchent, de ce qu'ils peuvent saisir et exprimer, devraient leur annoncer toujours plus explicitement Jésus-Christ et les acheminer progressivement jusqu'aux signes sacrés de l'Eglise.

3° Il existe une critique simpliste ou fallacieuse du langage biblique et du symbolisme rituel de la liturgie, rendant les mots ou les choses responsables d'une non-signification qui se situe en réalité et principalement dans l'homme. Il est très facile de prendre d'autres mots ou de changer les rites; mais après cela on n'aura rien résolu d'essentiel! Plus encore qu'à des rites, faciles à réformer s'il en est besoin, la responsabilité d'une liturgie étrange revient à notre culture, à notre pédagogie religieuse et à notre pastorale d'ensemble. Il nous faut découvrir dans le Français de 1964, comment l'homme naturel, religieux, un peu chrétien, pourra entendre et assimiler la Parole de Dieu pour que, l'ayant accueillie dans la foi et reçue dans l'Eglise, il y réponde avec tout son être dans ce langage, « devenu » enfin chrétien, qu'est la célébration liturgique.

II

LES MANIFESTATIONS DE LA PRÉSENCE DU SEIGNEUR DANS L'ASSEMBLÉE CÉLÉBRANTE

Beaucoup d'autres réflexions pourraient utilement être faites à propos du culte en esprit dans un peuple en fête. Mais je voudrais prendre maintenant une toute autre voie pour illustrer ce même sujet, en envisageant simplement le déroulement de la messe sous un aspect que nous suggère l'article 1 de la Constitution liturgique.

Vous vous souvenez de ce beau texte de l'article 7 :

Le Christ est toujours là auprès de son Eglise, surtout dans les actions liturgiques. Il est là présent dans le sacrifice de la messe, et dans la personne du ministre, ' le même offrant maintenant par le ministère des prêtres, qui s'offrit lui-même sur la croix ' ; et, au plus haut point, sous les espèces eucharistiques. Il est là présent par sa vertu dans les sacrements au point que lorsque quelqu'un baptise, c'est le Christ lui-même qui baptise. Il est là, présent dans sa parole, car c'est lui qui parle tandis qu'on lit dans l'Eglise les saintes Ecritures. Enfin il est là présent lorsque l'Eglise prie et chante les psaumes, lui qui a promis : « Là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis là, au milieu d'eux.

Au premier abord on peut se demander en quoi ce grand texte d'allure théologique intéresse la célébration dans son déroulement extérieur. Et pourtant, quand on y réfléchit, la première chose que doit assurer la pastorale liturgique, n'est-

ce pas de réveiller la foi des participants aux réalités sans lesquelles toute liturgie ne serait que vaine cérémonie extérieure ? N'est-ce pas de procurer cette vive conscience que dans chaque signe de l'action sacrée, le Christ Sauveur est là, présent et agissant ?

Or la célébration de la messe devrait être la plus merveilleuse pédagogie pour aider les fidèles à percevoir les différents aspects de ce mystère en leur découvrant le Seigneur successivement dans l'assemblée, dans son président, dans l'annonce de la parole, dans le sacrifice eucharistique et dans la communion. Est-ce si difficile à saisir ?

1. *Découvrir le Seigneur dans l'assemblée.*

La messe commence par un rassemblement de croyants, réunis au nom de leur foi au Christ. En entrant dans l'église, c'est d'abord dans les autres baptisés, dans leur *ecclesia*, c'est-à-dire dans leur rassemblement, qu'ils découvrent le Seigneur, comme dans les membres de son Corps visible.

Quittant la rue et le monde profane, le *chant d'entrée* doit les saisir et les nouer en communauté de foi. Il veut exprimer l'unité du Corps qu'ils forment; il veut traduire dans la fête leur reconnaissance joyeuse du retour du Seigneur parmi eux. Pendant ce chant, le célébrant entre avec ses ministres : le corps et l'assemblée reçoit comme sa tête. Toute messe qui commencerait par simple addition matérielle d'individus au fur et à mesure de leur arrivée, sans signe de reconnaissance de la présence du Seigneur dans les frères manquerait un premier signe de vérité. Quant à l'expression festive de cette vérité, elle est fournie par le chant unanime de l'assemblée; car, par le chant commun, c'est dans la voix des autres qu'on perd et retrouve sa propre voix. Il est juste, comme on l'espère pour bientôt, que le célébrant et ses ministres ne soustraient pas leur voix à celle de l'assemblée durant le chant inaugural pour faire autre chose, mais qu'ils y prennent part.

La *procession d'entrée*, avec son chant, est le premier rite proprement dit de la messe, mais il n'est pas le seul élément qui permette de découvrir le Seigneur dans l'assemblée. Celle-ci doit apparaître dès le début comme le corps organique de l'Eglise de Dieu, spécialement par les services et fonctions personnelles qu'elle implique.

Le premier service de l'assemblée est celui de l'*accueil*, jadis rempli par les diacres et les diaconesses, puis par des por-

tiers. L'accueil est d'une très grande importance pastorale si l'on veut lutter contre l'anonymat destructeur du signe de la communauté. Chaque baptisé, même — et surtout — étranger, devrait se sentir accueilli personnellement dans une assemblée de frères. Nous ne sommes plus ici-bas des étrangers ou des itinérants. On voit revivre ici et là la fonction des portiers, qui accueillent, renseignent, placent, donnent feuilles ou livres. Mais cela reste encore très sporadique.

Un second service de la nef est celui du *chant*. C'est la fonction de la chorale. Déjà le chant d'entrée requiert la schola pour amorcer, alterner, prolonger le chant de la foule. C'est un élément juste, dans la mesure où, sans se substituer au chant du peuple, il le soutient et le complète. C'est aussi un élément festif évident. Mais peut-être, au lieu de longs mélismes auxquels nos contemporains sont moins sensibles, une polyphonie simple — dont la liturgie slave nous donne des exemples toujours goûtés — mettrait mieux en valeur la riche diversité dans l'unité du corps chantant de l'assemblée et de l'Eglise en fête.

Un troisième service de la nef est celui des *offrandes*. Recueillir les offrandes des fidèles n'est pas, de soi, une fonction sacerdotale. Le moment de cette offrande n'est pas non plus nécessairement à partir du Credo. On aimerait que ces offrandes soient recueillies de manière humaine et religieuse dans l'assemblée pour manifester le lien mystérieux du don sacré fait par l'homme à Dieu, avec le don sans prix que l'on vient de recevoir de Dieu. On pourrait encore recueillir au début dans l'assemblée quelques intentions de prière intéressant la communauté qui pourraient lui être communiquées après l'*Oratio fidelium*.

2. *Manifestation du Seigneur dans le prêtre célébrant.*

La procession d'entrée s'achevant, le célébrant va vénérer l'autel, autre signe de la présence du Seigneur, qui ne prendra tout son relief que dans la deuxième partie de la messe. Le célébrant clôt le rite d'entrée par l'oraison de la *Collecte*.

C'est le premier acte pleinement hiérarchique et communautaire de la célébration, où se manifeste plus clairement la présence du Seigneur dans le prêtre célébrant, tête de l'assemblée. Sa présidence n'est pas celle de la domination, mais celle du serviteur et du médiateur. Il prend l'initiative du dialogue en appelant en tous la présence du Seigneur : « Le Seigneur soit avec vous. » Il reçoit en réponse la demande

du peuple pour qu'il soit lui-même assisté de Dieu dans son ministère spirituel : « Et avec votre esprit. » Puis il va, comme médiateur, formuler la prière de l'*ecclesia*, que celle-ci ratifiera de son Amen.

Ce salut n'est célébré en vérité que si le geste et la parole véhiculent quelque chose... et il n'est digne et festif qu'avec le chant. Quoi de plus sinistre que ces paroles informes : « Oremus... Amen » ? D'autre part la prière commune sera possible, l'Amen de tous sera pleinement conscient et juste lorsque son message atteindra directement l'assemblée dans sa langue. La signification de la présence du Seigneur dans la personne du célébrant, tête de l'assemblée, rappelle enfin qu'il occupe une place présidentielle, qui n'est pas encore l'autel.

Le rite d'entrée n'est qu'une introduction à la célébration : un chant, une prière. Il ne faut pas y rester un temps démesuré ni majorer la célébration du Kyrie — moins important que l'*Oratio fidelium* après l'homélie — ou le Gloria, sinon aux grandes fêtes.

A propos du premier salut du célébrant (*Dominus vobiscum*), une remarque s'impose concernant les dialogues, acclamations, monitions dont est parsemée l'action liturgique. Elles sont la base de l'expression vivante de l'assemblée célébrante. Elles sont vraies en ce qu'elles véhiculent et soutiennent la communication continue de l'action sacrée entre le sanctuaire et la nef, l'initiative venant du côté sacerdotal et la réponse jaillissant prompte, disponible, active de tout le peuple. Elles sont aussi l'élément premier de la festivité du culte en ce qu'elles traduisent et concrétisent l'esprit commun qui anime l'assemblée. Il est à craindre que la pratique exclusivement parlée de ces dialogues, et dans une langue dont les mots n'ont plus de prise directe sur la sensibilité et l'intelligence, nous ait fait perdre de vue l'importance communautaire de cet élément cultuel. Ce serait une illusion que de chanter des pièces secondaires en se bornant à réciter ces dialogues, comme c'est le cas absolument courant dans les messes lues avec chant. Quelle chute lorsque après un chant d'entrée unanime et un Kyrie litanique le célébrant entre en jeu par une parole sans noblesse et que le peuple répond de manière amorphe ! Il est vrai que la démonstration de ce que j'avance voudrait souvent des assemblées moins endormies et moins lointaines que les nôtres, plus avides de prendre part à ce qui se passe et plus intégrées dans l'essentiel. Mais on a tellement longtemps occupé nos assemblées avec des ersatz : cantiques parallèles, traductions en doublage, explications super-

posées, avis sous-titrés, qu'il nous faut réapprendre la prise directe sur le mystère liturgique. Nous avons là une clé.

3. *La venue du Seigneur dans sa Parole.*

Le rite d'entrée terminé, tous s'étant assis — et le célébrant en tête de l'assemblée — un grand silence se fait. Tous les yeux convergent vers le lieu des *lectures* où le Seigneur va venir à son peuple dans sa Parole. Le célébrant lui-même, qui est aussi un baptisé, doit être à l'écoute de la Parole de Dieu. Cette nouvelle présence du Christ dans l'assemblée veut, pour être perçue, un lieu visible, architecturalement prévu, élevé et central. Elle veut un livre sacré et un vrai ton de proclamation : lecture solennelle ou, à bon escient, cantillation.

La progression de la pénétration du Verbe sauveur dans l'assemblée est signifiée de manière remarquable par les éléments successifs de la liturgie de la Parole. Tout d'abord *l'épître*, lue par un simple lecteur, sans acclamation ni préalable ni conclusive. Puis *le psaume* — rappelons que le graduel est essentiellement une lecture scripturaire — transmis par un autre lecteur au même ambon; mais ce lecteur est un psalmiste qui chante; et cette lecture inclut une réponse du peuple par un refrain. Déjà la parole « prend » dans l'assemblée; elle suscite une réponse des croyants et instaure comme un dialogue entre Dieu et son peuple. Ensuite vient *l'évangile*, qui s'entoure de solennité : délégation du diacre par la bénédiction demandée au célébrant (ou venue du célébrant lui-même), procession avec acclamation de l'alléluia, encens, acclamation du peuple avant la lecture (« Gloire à toi, Seigneur »), puis annonce solennelle de la Bonne Nouvelle — que peut aussi conclure une acclamation comme : « Louange à toi, Seigneur Jésus. » Enfin c'est le célébrant lui-même qui vient en personne rompre le pain de la Parole, monnayant l'Écriture dans *l'homélie*, pour que tous et chacun, même les plus pauvres, soient nourris.

Pour que cette admirable progression soit parlante, il faut une restauration du graduel, avec un psalmiste à l'ambon et un refrain méditatif du peuple. Il faut que l'alléluia éclate comme acclamation processionnelle au livre des évangiles et que tous puissent en reprendre la mélodie. Il faut que l'homélie s'enchaîne à l'évangile, sans solution de continuité.

Comme dernier temps de la liturgie de la Parole et déjà préparation à la liturgie eucharistique, la *Prière des fidèles*, « après l'évangile et l'homélie », mettra de nouveau en relief

la présence du Seigneur dans le peuple assemblé. Mais c'est d'une manière beaucoup plus profonde que lors du rite d'entrée. En effet la Parole a noué la communauté dans la foi; elle a converti, illuminé, réconforté, éveillé le désir de l'action pascale. La Parole annoncée et reçue va maintenant rejaillir en supplication. C'est désormais la prière du Christ total, tête et membre, pour tous ses membres actuels ou appelés, vivants ou blessés. Nous ne connaissons pleinement la Parole de Dieu qu'avec la réponse que l'Eglise lui donne.

4. *La Communion au Seigneur dans la liturgie eucharistique.*

La liturgie eucharistique réalise ce que la Parole annonce. Elle apporte une nouvelle présence du Seigneur dans son peuple, plus sublime et plus intense que toutes les précédentes.

Tout converge maintenant vers l'autel du sacrifice où vient d'accéder le célébrant. Alors que la liturgie évangélique était largement ouverte à tous ceux qui avaient besoin de la nourriture de la Parole de Dieu, maintenant se resserrent autour de l'autel ceux qui vont accéder à la totale communion au Corps du Seigneur.

La ritualisation du repas du Seigneur, qui reproduit les actions de Jésus à la Cène, manifeste une progression significative dont le mouvement devrait apparaître à tous.

En premier lieu, *on apporte à l'autel* et y dépose les « saints dons », le pain et le vin matière du sacrifice. La tendance actuelle à valoriser processionnellement cet apport de tous les pains et du vin à consacrer peut certainement se justifier — à condition de ne pas la brouiller avec la quête. Dans les liturgies orientales, au moment de la « grande entrée » ou de la « procession des mystères », comme on dit, on considère que le Christ entre pour son sacrifice. C'est lui qu'on accueille dans le chant : le Seigneur qui vient, mystiquement entouré d'anges et de tous ses membres invisibles, pour faire sa pâque au milieu de son peuple. Un chant l'exprime dans la fête, qui ressemble fort peu à nos modernes cantiques d'offertoires plus attentifs à ce que font les hommes qu'à ce que Dieu fait. Souvenez-vous de ce texte : « Il avance, escorté de tout son peuple. Comblant la pauvreté de nos dons, il se livre entre nos mains pour être notre offrande... Avec lui, faisons monter l'hymne de louange. » Cet hymne, c'est la Préface qui va suivre. Bientôt, espérons-le, cette ouverture de la liturgie eucharistique que nous appelons l'offertoire, se conclura par l'oraison publique sur les oblats qu'est la Secrète.

Le second temps de l'action eucharistique est constitué par la grande prière d'action de grâce qui annonce hautement et publiquement l'œuvre pascalle du Seigneur, en même temps qu'elle la réalise. C'est la plus grande des annonces et des présences du Seigneur, parce qu'on y entend, après les *mirabilia Dei*, sa parole efficace.

La monition que nous avons coutume de faire avant la Préface est fort traditionnelle, pour avertir les fidèles de la gravité du moment qui s'ouvre, pour réveiller leur attention, demander le silence, orienter leur esprit. C'est la plus importante des monitions diaconales, toujours pratiquées en Orient. Car le Seigneur vient. *Maranatha!*

Inutile de faire ressortir l'admirable structure lyrique, festive et communautaire de la Préface. Elle monte par degré durant le dialogue initial, plane sur le récitatif des *mirabilia Dei* et déferle dans un Sanctus unanime. Rappelons seulement qu'elle n'a toute sa signification que chantée et que le Sanctus appelle l'*una vocae* de toute l'assemblée, célébrant, ministre, schola et peuple, dans l'éclatement de la fête autour de « Celui qui vient au nom du Seigneur ».

Après le Sanctus, la grande prière d'action de grâce continue s'appuyant sur le mémorial très spécial de l'Institution de l'eucharistie et du mystère pascal, puis, après quelques intercessions, faisant monter au Père l'offrande totale de l'Eglise par le Christ, en lui et avec lui. Pourquoi taire notre douleur que les fidèles ne puissent participer pleinement à cette eucharistie ? Mais l'Eglise juge sans doute que les fidèles ne sont pas encore prêts à l'entendre, et que nous ne saurions pas encore la proclamer dignement.

Quoi qu'il en soit, la participation active des fidèles entre le Sanctus et le grand Amen final du canon peut être développée. Les rites orientaux nous fournissent des exemples d'une telle participation. Après les deux consécutions chantées, au rite byzantin, le peuple dit Amen. Au rite copte les fidèles interviennent sans cesse dans la prière eucharistique par des acclamations : « C'est la vérité, j'y crois. » Plus suggestif pour nous que ces usages particuliers, on trouve en plusieurs rites deux acclamations du peuple. L'une fait écho à l'Anamnèse, au mémorial formulé par le célébrant (*Unde et memores*). Le peuple chante : « Nous rappelant ta mort, proclamant ta résurrection, espérant ton retour, Seigneur, prends pitié de nous. » L'autre résume toute la prière d'action de grâce : « Nous te louons, nous te bénissons, nous te rendons grâce ;

Seigneur prends pitié de nous. » L'expérience pastorale a déjà prouvé, en France, la valeur de cette expression pour faire entrer consciemment et activement le peuple dans le mouvement eucharistique du canon de la messe.

Vient enfin le temps de *la communion*. Le Seigneur partage le pain de vie et nous le donne. Ce moment constitue pour chaque membre du Corps, la participation personnelle et sacramentelle à la Pâque. C'est le signe ultime de la venue et de la présence du Seigneur.

Notons comment les rites entourent ce dernier acte de préparations. C'est d'abord la prière du Seigneur récitée en commun, afin que ceux qui vont communier accèdent à la table commune dans le pardon mutuel et divin ainsi que dans l'attente du Royaume. La fraction est l'un des gestes institutionnels du Seigneur à la Cène. Les Pères y voyaient un signe du Christ ressuscité, capable d'apparaître et de se communiquer à beaucoup à la fois. L'Agnus Dei est une très simple prière litanique destinée à accompagner ce rite, aujourd'hui bien effacé. On y annonce la paix réciproque; mais on ne l'exprime plus entre les fidèles.

Heureusement l'acte même de la communion ramène un geste dont la vérité est l'une des plus fortement perçue de tous ceux qui y participent. Sa festivité est traduite dans le chant qui accompagne le rite. Plus qu'ailleurs, le chant, qui fait communier les cœurs par la communion des voix, trouve ici une de ses significations majeures, bien que ce chant s'accommode de plus de détente contemplative, de moins d'unanimité contraignante pour ceux qui vont et viennent dans la procession qu'à un Graduel ou un Sanctus.

La rencontre du Seigneur dans la communion, qui se fait par la manducation de son Corps et s'exprime dans la joie commune du chant, doit également s'exprimer par un grand respect du mystère de la table et des autres commensaux. Le bon ordre et la dignité de la procession doivent conserver à notre fête pascale l'intériorité et le recueillement qui la caractérisent.

Il est beau de voir les fidèles s'avancer en chantant vers celui qui, se tenant à l'entrée du sanctuaire, leur présente le don de Dieu en annonçant : le Corps du Christ! Alors, chaque baptisé, dont la foi a été éclairée par la Parole de Dieu, et qui s'est offert spirituellement avec le Christ mort et ressuscité, peut confesser consciemment et publiquement : « Amen. Je crois que c'est le Corps du Christ. » Saint Augustin expliquait à ses fidèles : « Recevez ce que vous êtes. » C'est-à-dire

vous êtes déjà, comme baptisé, le Corps du Christ ressuscité; en le recevant, dans l'eucharistie recevez-vous aussi les uns les autres. Alors votre assemblée visible peut se briser : « *Ite, missa est!* Allez dans la paix du Christ. » Ce qui a été accompli en signe véritable dans le mystère des rites, que votre vie tout entière le réalise et le démontre. Quand la fête de l'Eglise s'achève, le culte en esprit et en vérité continue.

JOSEPH GELINEAU, s.j.